



Dans la cité catalane, le quartier du Raval, en pleine mutation, demeure l'un des décors préférés des romans noirs barcelonais.

Guillaume Knechtel / Laif / Rea

LITTÉRATURE

LES OMBRES DE BARCELONE

La capitale catalane n'en finit pas de faire émerger les nouveaux talents de la littérature noire. A lire avant ou pendant la visite...

Cet été, c'est Barcelone. Pas loin, pas trop cher et, malgré les velléités nationalistes, moins risquée que le Maghreb ou l'Égypte... Mais avant de courir de Sagrada Família en parc Güel, ou de Montjuich en Ramblas, autant aborder la visite par quelques romans noirs, genre particulièrement prospère dans la cité.

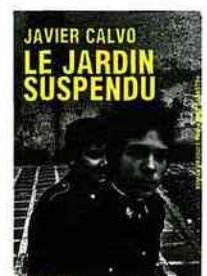
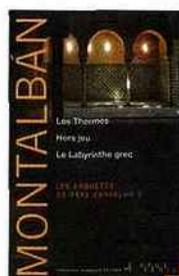
Par où commencer ? Par lire (ou relire) **Manuel Vázquez Montalbán** dont les Editions du Seuil rééditent les célèbres «Enquêtes de Pepe Carvalho», publiées entre 1972 et 2004. Certes, Barcelone a bien changé. Inutile de chercher à retrouver le port ou Poble Nou, le quartier autrefois ouvrier devenu «Vila Olímpica» pour les Jeux de 1992, avec ses tours, ses marinas, ses plages, son casino... La Barceloneta, le quartier des pêcheurs, a suivi le même ravalement de façades, et même le Raval, aux ruelles mal famées, est en voie de «boboisation», entre musée d'Art contemporain et boutiques vintage... Montalbán lui-même en avait fait son deuil. Dès «Hors jeu» (1988), Carvalho déambulait dans une ville livrée aux affairistes. Dès le «Labyrinthe grec» (1991), il comptait les abattis de la cité soumise

aux rêves de nouveaux riches symbolisés par ces JO qu'il abhorrait au point d'imaginer un «Sabotage olympique» (1993). Mais quelques lieux demeurent : Valldrera, sur les hauteurs où vivait le détective, est encore ce quartier verdoyant que l'on rejoint en funiculaire ; le marché couvert de la Boqueria est toujours le temple magnifique dédié aux salaisons et poissons dont se délectaient l'auteur et son héros gastronome ; les façades bleutées du restaurant Casa Leopoldo sont encore le décor idéal où l'un et l'autre se régalaient de daurade ou de turbot grillés au four. Et puis, il y a ce que disait Montalbán

de cette ville, ou plutôt de ces villes, l'une bourgeoise, l'autre populaire, l'une catalane (voire catalaniste), l'autre composée de tous les immigrés de l'intérieur ou d'ailleurs. Il y a ce qu'il disait de la médiocre classe politique, de l'orgueilleux Barça (dans «Hors-Jeu», très prémonitoire sur l'état actuel du foot espagnol), de la spéculation immobilière dont l'Espagne paye maintenant l'addition. Tout cela imprègne encore la ville d'aujourd'hui.

Car Barcelone est en crise. Et celle-ci touche de plein fouet le salon de coiffure que tient l'étrange enquêteur anonyme mis en scène par **Eduardo Mendoza** – qui fut l'ami de Montalbán – dans «La Grande Embrouille». On retrouve ici le héros du «Labyrinthe aux olives» ou de «L'Artiste des dames», dans un récit tout aussi déjanté. Le coiffeur, ancien détenu d'une institution psychiatrique doit, avec l'aide d'un mendiant africain albinos, d'un artiste qui fait la statue vivante dans les rues ou d'un Chinois gérant de bazar, déjouer un attentat contre Angela Merkel en visite. C'est loufoque, délicieusement anticlérical ou antistalinien, l'Europe n'est plus qu'une grosse blague de mauvais goût, et Barcelone tient autant de l'asile que de la cour des miracles mondialisée.

Un peu celle que l'on retrouve dans «Deux petites filles» [Métailié 2013], le roman de **Cristina Fallarás** (prix Dashiell Hammett 2012 à Gijón). Mais ici, ce n'est pas une farce. Cette enquête sur l'enlè-



vement de deux enfants, dont l'une est retrouvée morte et mutilée, est impressionnante de noirceur. Lorsque la détective Victoria Gonzalez (enceinte mais pas apaisée pour autant) arpente l'envers de la carte postale, les ruelles du Raval sont hantées par les prostituées et les junkies, un ghetto de pauvres et d'immigrants vit sous la coupe des petits trafiquants, les touristes admirent l'architecture moderniste de l'hôpital Sant Pau en défilant devant ceux qui attendent leur consultation psychiatrique... L'écriture rythmée charrie beaucoup de rage face à une société devenue elle-même pornographique puisque sans autre valeur que l'argent.

Bizarre comme ces manières de folie imprègnent les fictions des nouveaux talents barcelonais. Celle d'Alex, le schizophrène, et de son frère, dans «Soudain trop tard» de **Carlos Zanón** (Asphalte). Celle qui court les générations des familles marquées par le franquisme dans «La Tristesse du samourai» de **Victor del Árbol** (Actes Sud). Ou celle, enfin, qui baigne «Le Jardin suspendu», de **Javier Calvo** (Galaade), conte étrange sur les années post-franquistes dans lequel des flics autistes ou monomaniaques traquent – à moins qu'ils ne fraient avec –, des gauchistes prêts à l'attentat. Tout cela dans une Barcelone rendue spectrale par les pluies qui accompagnent la chute d'une météorite... Cette métaphore sur l'impossibilité de la rébellion fait bien sûr écho à l'Espagne actuelle et à ses «Indignés».

Chaque fois, les univers très particuliers de ces écrivains semblent dire leur volonté de s'affranchir des codes du roman noir américain qui inspirèrent Montalbán. Mais ils témoignent de la même foi que cet auteur dont le héros brûlait les livres pour allumer le feu : quand Dieu et la révolution sont morts, que le monde rapetisse et que toutes les villes, dont Barcelone, finissent par se ressembler sous le clinquant de l'architecture ou de la consommation touristique, le seul territoire d'aventure qui demeure est peut-être la fiction. ■

PIERRE SORGUE

«Les Enquêtes de Pepe Carvalho», tome 3, Manuel Vázquez Montalbán, éd. du Seuil, 25 €.

«La Grande Embrouille», Eduardo Mendoza, éd. du Seuil, 21 €.

«Deux petites filles», Cristina Fallarás, éd. Métailié, 17 €.

«Le Jardin suspendu», Javier Calvo, éd. Galaade, 23 €.

SPECTACLE

LA MÉDITERRANÉE DES MAÎTRES

Les Carrières de lumières des Baux-de-Provence nous plongent dans le Sud chatoyant des grands peintres.

C'est comme une lanterne magique. Au cœur des Alpilles, le midi des peintres éclabousse de ses couleurs les Carrières de lumières des Baux-de-Provence. Sur les parois de calcaire hautes de 14 mètres, dans un immense espace continu, un spectacle multimédia projette les toiles des maîtres venus chercher l'inspiration dans le Sud, du XVIII^e siècle à aujourd'hui.

En une quarantaine de minutes, le visiteur voit défiler des visions différentes de la Méditerranée : réaliste chez Joseph Vernet, qui reproduit les embarcations du port de Marseille, sauvage chez Monet, où les pins émeraude et les flots outremer d'Antibes frémissent, intimiste chez Bonnard, qui nous fait pénétrer dans ses villas de Cannes et du Cannet. Mais aussi mondaine chez Dufy, attiré par la baie des Anges, onirique chez Chagall, où les couples lévitent dans l'azur de Saint-Paul-de-Vence... «Même si cette expérience est avant tout émo-

tionnelle, nous voulions montrer que la Méditerranée a contribué à la naissance de l'art moderne, en incitant les peintres à se libérer des formes et à laisser éclater les couleurs», explique le directeur des Carrières, Bruno Henri-Rousseau. Sous la voûte rocheuse, le public voyage à l'intérieur même de chaque tableau, grâce à la 3D : sur un air baroque, un navire de Vernet avance avant de sombrer dans une tempête, les fleurs du fauve Louis Valtat apparaissent sous les pas... Les enfants cherchent à les attraper. Surnommées le Val de l'Enfer, ces carrières ont longtemps incarné le pire, notamment pour Cocteau qui y tourna son «Testament d'Orphée» en 1959. Elles sont devenues paradis ■

FAUSTINE PRÉVOT

«Monet, Renoir... Chagall. Voyages en Méditerranée», aux Carrières de Lumières des Baux-de-Provence (13), jusqu'au 5 janvier. www.carrieres-lumieres.com

Projetées en 3D sur les parois des Carrières, les peintures présentent la Méditerranée sous tous ses éclairages.



Production Culturespaces. G. Lannuzzi, R. Gatto, M. Siccardi - ADIAGP Paris 2013